

**Numéro 59****Été 2018****∞ SOMMAIRE ∞****➤ Les propos de la Présidente***par Laure de La Chapelle***➤ Un opportuniste de talent : Joseph de Puisaye***par Laure de La Chapelle***➤ Quiberon sous la bannière de Louis XVII***par Jean-Pierre Gautier***➤ Hans-Axel de Fersen***par Carina Burman***➤ La vie cachée d'Axel de Fersen – 1<sup>er</sup> épisode***par Christian Crépin***➤ Louis XVII et Madame Royale dans le Journal d'Axel de Fersen***par Christian Crépin*



### Les Propos de la Présidente

*Le comte Joseph de Puisaye fut sans doute un champion de l'ambiguïté en politique. Réussit-il à libérer Louis XVII, comme il essaya, sans grand succès, d'en convaincre Pitt ? Organisa-t-il, avec un nombre insuffisant de volontaires et sans un véritable appui des Britanniques, la fâcheuse expédition de Quiberon ? Emigré en Angleterre, imagina-t-il un complot monté contre lui par d'Avaray, le conseiller de Louis XVIII ? Son personnage reste bien difficile à interpréter.*

*Dans une analyse approfondie, Jean Pierre Gautier met en doute les raisons du discours enflammé qu'il tint au départ de l'expédition pour motiver ses troupes. Était-il de bonne foi, ignorait-il vraiment le décès tout récent de Louis XVII, ou cet ambitieux craignait-il qu'alors on lui enlevât la direction de l'expédition ? La réponse n'est pas claire.*

*Plus célèbre que Joseph de Puisaye, mais tout aussi désireux de s'opposer à l'avancée de la Révolution en conseillant politiquement la Famille Royale, Hans-Axel de Fersen échoua comme lui dans cette entreprise. Pourtant, son caractère était l'opposé de celui de Puisaye. D'une ambition froide, sa résolution était sans faille, servie par une vie entière de dissimulation. Les Suédois en furent très tôt persuadés et à la fin de sa carrière ne le lui pardonnèrent pas. Un portrait de lui en fait foi, dessiné avec brio par une de ses compatriotes, Carina Burman, en 2004.*

*Sous le titre « La vie cachée d'Axel de Fersen », nous essaierons de regrouper quelques épisodes inédits de l'existence du célèbre officier suédois, plus connu en France par ses relations romantiques avec une Reine qu'avec la poursuite de desseins tenus secrets. Il faut ici remercier les Archives de Stockholm (Riksarkivet) d'avoir récemment mis en ligne le Journal de Fersen (Dagboken), ce qui facilite grandement la tâche des chercheurs, puisque, comme chacun sait, le manuscrit de Fersen est écrit en français.*

*Et comme aimait le dire notre regretté Président Jacques Hamann :*  
Va pour l'Histoire !

*Laure de La Chapelle*



## **Un opportuniste de talent : Joseph de Puisaye**

par Laure de La Chapelle

### **Du séminaire à la Révolution**

Joseph-Geneviève de Puisaye, né à Mortagne-au-Perche en 1755, dans une famille aristocratique qui prévoyait pour lui la cléricature, fut envoyé au Collège de Sées, puis au séminaire de St-Sulpice à Paris. Son supérieur n'ayant pas discerné de vocation ecclésiastique, il quitta le séminaire et, grâce aux relations de sa famille, obtint une place de sous-lieutenant dans le régiment de Conti-Cavalerie en 1775. Peu satisfait de la suite de sa carrière militaire, il revint à Mortagne-au-Perche.

Pour accéder à l'ordre de Saint-Louis, Puisaye acheta une charge dans les Cent-Suisses de la Maison du Roi. Il épousa Louise Le Sesne, fille unique et héritière du marquis de Ménilles, le 19 juin 1788. Grâce à ce mariage, il obtint une terre à Pacy-sur-Eure, et passa son temps entre Pacy et Paris.

Impliqué dans le projet de Cahiers de doléances de son ordre, il fut envoyé par la noblesse du Perche comme représentant aux Etats Généraux de 1789. Devenu ensuite partisan d'une monarchie constitutionnelle, il aligna sa position sur celle des Girondins. Crédité d'un réformisme libéral, il fut nommé commandant de la Garde Nationale du district d'Evreux en 1790.

### **Un révolutionnaire devient contre-révolutionnaire**

En 1793, lorsque les Girondins furent éliminés par les Jacobins, la tête de Puisaye fut mise à prix. Puisaye changea alors d'orientation et se tourna vers la contre-révolution. Mais sa première association avec des révolutionnaires éveilla désormais la méfiance de ses nouveaux partisans.

En Normandie, Puisaye rassembla une troupe locale de royalistes, qui fut écrasée par les Républicains en juillet 1793. Il s'enfuit alors dans la forêt du Pertre, où il resta caché pendant que les troupes jacobines saccageaient sa propriété.

Toujours caché, il tenta d'organiser une troupe de Chouans en armée anti-Jacobine qu'il désirait associer à d'autres forces contre-révolutionnaires. Ce faisant, il réussit à intercepter des communications venues d'Angleterre et destinées aux chefs royalistes, et y répondit en conséquence.



Ses réponses firent une forte impression sur les Anglais, qui commencèrent à fournir à Puisaye argent et équipements. Ainsi soutenu, il commença à lancer des appels à la révolte aussi bien à l'armée française qu'à la population.

Puisaye partit pour l'Angleterre en 1794 pour organiser une invasion royaliste dans le but de démarrer une insurrection générale. Il arriva à Londres le 20 septembre. D'après une lettre du 2 octobre de Prigent (compagnon de Puisaye) destinée à son camarade Dufour, on apprend l'accueil qui fut fait au Français : « *Tu ne peux pas te figurer comme M. Pitt est content des précautions qu'on a mises pour cacher l'arrivée de M. de Puisaye ; elle est absolument ignorée de tout le monde.* » (Arch. Préfecture Police A A/295).

### **Qu'a dit Puisaye à Pitt ?**

Il n'y eut aucun rapport officiel des entretiens entre Puisaye et Pitt. Et pour cause ! Leur entrevue devait rester secrète, et nous en avons seulement des récits de seconde main.

### Qu'en disent les Anglais ?

Puisaye aurait persuadé le premier Ministre, William Pitt, de la nécessité de retourner en France pour restaurer la monarchie. Il s'offrait à conduire l'expédition, demandant des hommes, de l'argent et des équipements au gouvernement britannique. Il lui affirma qu'une telle invasion mènerait à une insurrection générale.

Alors que Pitt était plutôt en faveur de la proposition de Puisaye, disant de lui qu'il était « a clear and sensible man », le Ministre de la Guerre, Henry Dundas, en avait une perception beaucoup plus négative.

### Et du côté français ?

Après la mort de Frotté en 1800, une note restée enfouie pendant quatre-vingt dix ans dans ses papiers fut découverte par M. de La Sicotière. Elle nous éclaire quelque peu sur l'entrevue de Puisaye avec Pitt, quoique ces renseignements soient, eux aussi, de seconde main : « Quant à la manière dont M. de Puisaye trouva le moyen de fixer l'attention de M. Pitt, je n'en sais que ce que le baron de X\*\*\* m'en a rapporté, d'après, m'a-t-il dit, la confiance d'un témoin oculaire. Les bases du plan de Puisaye n'étaient que mensonges, mais effectivement faites pour séduire l'Angleterre.



1) Il affirmait que par l'entremise de ses partisans, il avait trouvé le moyen de tirer le jeune roi Louis XVII du Temple, et qu'on avait mis à sa place un enfant du même âge qui lui ressemblait. On rapportait même toutes les circonstances qu'il avait surmontées et la manière dont s'était fait cet échange qui mettait la personne du Roi entre ses mains.

2) M. de Puisaye assurait que son ancien ami, le général Canclaux, commandant les armées républicaines contre les royalistes, était parfaitement d'accord avec lui et que Canclaux ferait prendre à ses troupes la cocarde blanche et disperserait tous ceux qui voudraient s'opposer à cette révolution, qui devait se faire au nom de Louis XVII, lequel serait aussitôt proclamé roi. Ensuite, on devait faire un conseil de régence, M. de Puisaye devait en être le président, et les Princes (dont le futur Louis XVIII) en eussent été exclus. » (cité par Sainte Claire Deville : *A la recherche de Louis XVII*). On s'étonne que Frotté ait cru une minute à ces mirifiques projets : il s'en excuse en disant « qu'il n'était pas impossible de sauver Louis XVII et qu'on y travaillait ».

Il faut noter que Puisaye a écrit six gros volumes de Mémoires, dans lesquels on ne trouve pas la plus petite allusion à cette histoire.

Pour finir, Puisaye obtint du gouvernement anglais des bateaux et des équipements, mais pas un seul soldat. Il tenta alors de rassembler une force de 15 000 hommes, mais à la date du 8 juin 1795, on en comptait uniquement 3 500.

### **La version anglaise des agissements secrets de Puisaye**

Dans son ouvrage « *Chouannerie and Counter-Revolution* », l'historien anglais Maurice Hutt nous révèle dans un appendice ce qu'il croit savoir des menées de Puisaye.

Il se réfère d'abord à Sainte-Claire Deville :

*En 1935, Paul Sainte-Claire Deville déclare à propos des activités de Puisaye en septembre 1794 : « Il a pu y avoir aussi pour hâter le départ de Puisaye pour Londres une autre raison, qui est son secret et dont on le verra révéler le mystère à Pitt ».*

*Dans le livre de Sainte-Claire Deville (op.cit.), le secret révélé à Pitt est qu'il a successivement « provoqué l'évasion du Dauphin hors du Temple » et (cerise sur le gâteau) qu'il l'a caché quelque part en Bretagne.*



*Quant à la question du substitué, Deville prétend qu'Hébert aurait été le complice de Puisaye et que le « changement » aurait eu lieu le 2 mars (12 ventôse) 1794. L'opération aurait été effectuée par Joseph Bigot, l'intendant de Puisaye en Bretagne.*

*Puisaye aurait fait une proclamation à Caen le 10 mars 1794, appelant à une insurrection dès qu'il en donnerait le signal. En fait, le soulèvement projeté fut devancé, et Hébert fut arrêté. Puisaye ne put donner de signal, mais garda l'enfant caché.*

*En septembre 1794, ce secret aurait été révélé par Puisaye à Pitt comme une des raisons pour lancer une expédition en France.*

*Après l'échec de Quiberon, il devenait dangereux de révéler l'existence du Roi. Le secret fut gardé jusqu'à ce que – et même après – Louis meure en Bretagne en 1796 ou sinon à New York en 1800 ».*

Nous avons dit ailleurs ce qu'il fallait penser de la thèse d'André Mévil, vers 1926, traducteur et commentateur du livre du Comte de Romanones sur la régence espagnole de Marie-Christine d'Autriche. Romanones était à la tête du gouvernement monarchique de l'Espagne, et comme tel, fermement opposé à une quelconque survie de Louis XVII, considéré comme un obstacle au futur règne des Bourbons de France et d'Espagne.

La date de 1800 pour la mort du fils de Louis XVI à New York à 15 ans, était acceptable pour Mévil et Romanones : c'était un obstacle sérieux à la possibilité d'une descendance. Pour mémoire, à cette époque, l'Old St-John's Cemetery n'était qu'un terrain vague rempli de ronces et de buissons. Après une ou deux inhumations, le Conseil de Trinity Church déménagea provisoirement le cimetière à cause de l'épidémie de fièvre jaune, et les premières inscriptions sur le registre des sépultures ne commencèrent qu'en 1814.

### **L'échec de Quiberon**

Revenons à l'expédition préparée par Joseph de Puisaye. Les Britanniques avaient reconnu Puisaye comme commandant de l'expédition, mais les forces royalistes qui commençaient à se méfier du personnage, lui préférèrent le comte d'Hervilly.



Les troupes embarquées devaient combattre au nom de Louis XVII, mais l'annonce de la mort officielle du petit Roi au moment du départ sema le trouble dans les rangs et il fallut se résigner à proclamer Louis XVIII.

On sait le désastre qui suivit le débarquement en Bretagne et l'hécatombe effrayante des malheureux engagés dans cette funeste tentative. Mais Puisaye, lui, s'en tira sans encombre : il s'enfuit en Angleterre, proclamant qu'il devait sauver la correspondance officielle. Ce qui lui valut d'être accusé de couardise.

Sans complexe aucun, Puisaye revint en France en septembre 1795, pour tenter de prendre le commandement de ce qui restait des malheureux Chouans. Ces forces en désarroi voulaient faire une tentative de paix avec le gouvernement républicain, aussi Puisaye, qui ne l'entendait pas de cette oreille, revint-il en Angleterre. Il s'y heurta à l'hostilité de la communauté française en exil qui lui reprochait le désastre de Quiberon et la lâcheté de sa conduite. Cela ne l'empêcha nullement de proposer au Comte d'Artois de l'aider à reconquérir le trône de France. Il ne faut pas s'étonner que son offre ait été rejetée et que Puisaye, à son corps défendant, ait dû démissionner de son grade de Lieutenant Général des armées du Roi.

### **Puisaye, Sainte Claire Deville et Louis XVII**

Il est très étonnant qu'un historien sérieux comme Paul Sainte-Claire Deville ait fait entièrement confiance à un homme aussi peu fiable que l'était Joseph de Puisaye. Dans son enthousiasme à défendre le personnage, il a monté entièrement un récit rocambolesque d'une évasion de Louis XVII du Temple, avec la complicité d'Hébert, ce qui pouvait se concevoir, mais avec l'aide d'un individu qui aurait eu bien de la peine à prouver sa présence dans les lieux où le place Deville. Il s'agit de Joseph Bigot, intendant du comte de Puisaye.

En premier lieu, Il aurait remplacé Rémy Bigot en juin 1795, à la signature de l'acte de décès officiel du petit Capet. Outre que l'on ne voit pas bien l'utilité de cette substitution, il est certain que la nomination de Rémy Bigot, ancien homme de loi connu du Châtelet, était indispensable pour surveiller la conformité juridique d'un acte aussi important et qu'on n'aurait pas laissé s'introduire un quidam quelconque pour le remplacer.

Faut-il rappeler que toute la crédibilité des gouvernements successifs dépend de cet acte de décès concernant le fils du dernier Roi de France ? Et ne faut-il pas écouter le chancelier Pasquier qui déclarait « qu'il n'y avait plus eu de gouvernement légitime en France depuis la mort de Louis XVI ? ».



Les historiens l'ont si bien compris que nombre de tentatives ont été faites aux siècles précédents pour attaquer ce document, soit en disant qu'on en avait pas l'original depuis l'incendie de la Commune, soit en avançant que Madame Royale aurait dû le signer, que l'identité des témoins n'était pas prouvée, bref, qu'il ne fallait pas en tenir compte. Rien n'y a fait, et il faut reconnaître que ce fameux acte de décès est bien un acte fondateur de la République.

Et la République, « toute entière à sa proie attachée », n'a aucune intention de lâcher prise, ni de se soumettre aux nouveaux moyens d'investigation. Voyez plutôt : au cours des fouilles menées en 2004 au cimetière Ste-Marguerite, où l'on a remué vainement les terres à l'extérieur des chapelles de l'église, on a échoué à découvrir des restes d'enfant de dix ans trépané, celui qu'avait décrit au cours de l'autopsie le docteur Pelletan. Oui, mais, me direz-vous, l'analyse ADN étant désormais pratiquée couramment, que n'a-t-on analysé suivant cette technique le seul squelette ayant un crâne scié dans le cimetière et inhumé dans une tombe quasi officielle ? Le directeur des fouilles à l'INRAP a catégoriquement refusé l'examen de biologie moléculaire. Et s'il n'y avait pas eu des interventions courageuses et un risque de scandale sur le Web, Michel Fleury, l'ancien Président de la Commission du Vieux Paris, aurait définitivement enterré ces restes dérangeants sous une dalle de l'église, où rien ni personne n'aurait pu les retrouver.

### **Louis XVII, mort en Bretagne ?**

Or donc, dans la version de M. de Puisaye, révélée par Frotté, Louis XVII aurait été sorti du Temple grâce à ses partisans. Mais aucune trace de l'enfant royal depuis ! Le résultat de l'échec du débarquement de Quiberon et les vaines tentatives de Puisaye pour reprendre la main sur les forces royalistes eut une conclusion logique. Dans l'impossibilité, et pour cause, de retrouver le prince royal en Bretagne, on fit courir le bruit qu'il y était mort en 1796. Une étonnante tradition s'y perpétue, toujours autour du même personnage. On retrouve en effet en Bretagne Joseph-Olivier Bigot, le fidèle intendant de Puisaye, qui aurait été également le gestionnaire du château du Molant en Ille-et-Vilaine appartenant à René-Joseph-Victoire, comte du Boberil, émigré en 1793.

Sainte-Claire Deville, très admiratif, nous dit : *« qu'avec toute son intelligence et sa connaissance des lois, Bigot se dévoua entièrement aux intérêts de la famille du Boberil. A la mise en vente des biens de l'émigré, il acheta lui-même ou fit racheter par des amis immeubles terres et mobilier. »*



*Lorsque le comte du Boberil une fois la révolution terminée, se risqua à rentrer, il trouva Bigot maire de la commune de Bréal, qui lui confectionna un beau certificat de non-émigration. Grâce à quoi, il rentra en possession de la totalité de ses biens ».* (Sainte-Claire Deville. op. cit.)

Mais la réputation d'habileté de Joseph Bigot ne s'arrêta pas là. Comme le bruit avait couru qu'il avait réussi à faire sortir Louis XVII de la prison du Temple, la rumeur se répandit également que le prince royal était enterré dans le cimetière de Bréal, près des tombes de la famille du Boberil. Des fleurs y seraient déposées le jour anniversaire de la mort du fils de Louis XVI, tradition que notre archiviste, Christian Crépin, essaya de vérifier. Hélas, il ne trouva au lieu dit, ni tombe, ni fleurs.

Peut-être aurons-nous plus de succès avec la principale hypothèse de Sainte-Claire Deville : Joseph Bigot principal agent de Puisaye pour l'évasion de Louis XVII du Temple ?

### **La fabuleuse histoire du petit lampiste**

Sainte-Claire Deville nous prévient : *« On ne se risquera pas à essayer de donner un récit détaillé de cette délicate opération, et ce sera déjà beaucoup d'indiquer en gros comment les choses ont pu se passer ».* (En effet !)

*« On verrait donc le 12 ventôse un complice entrant au Temple, après avoir emprunté, sous prétexte de curiosité, et moyennant une bonne récompense, la carte du lampiste. Le soleil se couche, ce jour-là, à cinq heures et demie ; il peut donc être cinq heures quand le faux lampiste se présente, flanqué d'un faux aide, qui n'est autre que le petit malheureux choisi pour aller jouer là-haut le rôle du petit roi. C'est comme par hasard le commissaire Bigot qui les reçoit, les accompagne dans leur tournée, leur fait allumer les lampes des cours, des corps de garde extérieurs, de la salle du Conseil, du corps de garde de la Tour, celles enfin des prisonniers. Après quoi, on fait rapidement l'échange des enfants, et l'on redescend aussitôt avec le petit Capet déguisé en aide lampiste ; Bigot reconduit le faux ouvrier et son précieux aide jusqu'à la sortie, le travail du lampiste étant achevé... »* (Ste Claire Deville, op.cit.).

Voilà donc Joseph Bigot transformé en commissaire municipal bien connu au Temple et nommé plusieurs fois en 1793 et en 1794 pour y monter la garde. Doué du don d'ubiquité, notons qu'il était à la même époque et en même temps maire de la commune de Bréal près de Rennes, acheteur et gestionnaire des biens du comte du Boberil.



Remarquons également qu'il est peu probable que l'allumeur de réverbères ait eu l'occasion de monter allumer des lampes chez les prisonniers qui devaient se contenter de chandelles et de lumignons à l'huile.

On a beau chercher, on voit mal comment Joseph de Puisaye ou son fidèle intendant Bigot, auraient pu faire une tentative crédible pour libérer le petit Capet.

Nouveau Protée, un an plus tard, Joseph Bigot aurait ressurgi de sa Bretagne pour signer l'acte de décès du petit Capet. Un illustre inconnu aurait remplacé Rémy Bigot, ancien homme de loi au Châtelet, pourtant nécessaire pour surveiller la parfaite conformité des actes juridiques composant l'ensemble des pièces dressées par des gardiens ignorants. La Convention savait parfaitement que les documents seraient étudiés par les chancelleries étrangères pour y déceler la moindre anomalie. Nous en avons d'ailleurs la preuve par une lettre de Thugut au prince de Stahremberg faisant précisément allusion à cet acte dressé « *par ces brigands de la Convention* » et dont il doute fortement qu'il s'accorde à la réalité. Il suppose même qu'on aurait pu cacher l'enfant pour le ressortir au gré des avatars de la politique révolutionnaire.

Il faut s'y résigner, le personnage de Bigot n'est qu'une construction de l'esprit inventif de son biographe, Puisaye n'a jamais sorti le Dauphin de la prison du Temple, et le récit qu'il a pu en faire à Pitt ou aux chouans de Bretagne n'était, comme le dit Frotté, qu'un tissu de mensonges, ou, tout au plus le fruit de son imagination, mis en forme avec beaucoup de persuasion par Sainte-Claire Deville, par ailleurs un historien de talent.

### **Puisaye l'indésirable**

En Angleterre, le déserteur de Quiberon, réduit avec ses partisans, à une subvention publique et à la charité privée, devint vite indésirable. Puisaye, jamais à court d'idées, proposa d'emmener avec lui au Canada quelques compagnons pour y fonder une colonie militaire française et défendre le Nouveau Monde de toute influence républicaine. Avec une quarantaine de futurs colons, il quitta la Grande-Bretagne pour le Canada l'été de 1798.

En novembre 1798, le Conseil Exécutif du Haut Canada autorisa sa troupe à s'installer en plusieurs endroits de l'Ontario. Appelée aujourd'hui *Richmond Hill*, la nouvelle colonie fut baptisée *Windham*, du nom du secrétaire d'Etat à la Guerre qui avait favorisé son installation. Puisaye s'y établit en décembre 1798.



Mais les nouveaux arrivants commencèrent assez vite à rencontrer des difficultés. C'étaient tous des aristocrates français, peu préparés à la vie de pionniers. Ils perdirent bien vite leurs illusions et Puisaye s'en plaignit à Peter Russell, administrateur du Haut Canada : « *Les distances étaient trop grandes pour la navigation, les routes impraticables, les difficultés de transport insurmontables, et en bref, son entourage n'était pas adapté à la tâche considérable de réduire des forêts aussi épaisses en terrains cultivables.* »

Puisaye essaya de négocier pour obtenir d'autres terres, mais sans succès. La colonie déperissait et beaucoup de ses membres abandonnèrent le projet, y compris naturellement Puisaye, qui revint en Angleterre en 1802, sous prétexte de lever des fonds pour aider ceux qui étaient restés au Canada. Mais lui resta désormais en Grande Bretagne.

### **Puisaye et Louis XVIII**

La famille royale française émigrée, revenant de Mitau en Courlande, palais inconfortable où elle résida de 1804 à 1807, et chassée par l'arrivée des troupes de Napoléon, trouva refuge en Angleterre. Louis XVIII y arriva en novembre 1807. Il trouva un premier hébergement à Gosfield Hall, propriété du marquis de Buckingham ; le duc et la duchesse d'Angoulême vinrent l'y rejoindre en mai 1808.



Gosfield Hall



Trouvant Gosfield Hall trop exigü pour contenir sa nombreuse suite, Louis XVIII signa le 6 juillet 1808 le contrat de location du château d'Hartwell. C'est d'ailleurs le 13 novembre 1810 à Hartwell, qu'épuisée par ces interminables pérégrinations, mourra la reine Joséphine de Savoie. Mais en 1809, la famille royale n'avait pas emménagé et se trouvait toujours à Gosfield Hall.



Château d'Hartwell

Puisaye n'allait pas manquer une si belle occasion de se mettre en valeur. Parmi la nombreuse suite de courtisans débarqués en Angleterre, se trouvait Claude-Antoine de Bésiade d'Avaray, Maître de la Garde de Sa Majesté et actuel favori de Louis XVIII. Ce haut dignitaire de l'émigration n'avait pas vraiment en haute estime le comte de Puisaye. A vrai dire, comme la grande majorité des royalistes, il lui reprochait sa conduite à Quiberon, d'autant que son frère, Théophile d'Avaray, et son beau-frère, le marquis de Grave, y avaient été exécutés par les Républicains. D'Avaray ne mâchait pas ses mots pour caractériser Joseph de Puisaye auprès de son entourage : « *C'est un drôle auquel il faut casser le cou !* » Ou dans un autre ordre : « *C'est un moucheur de chandelles qui veut jouer les héros ...* »



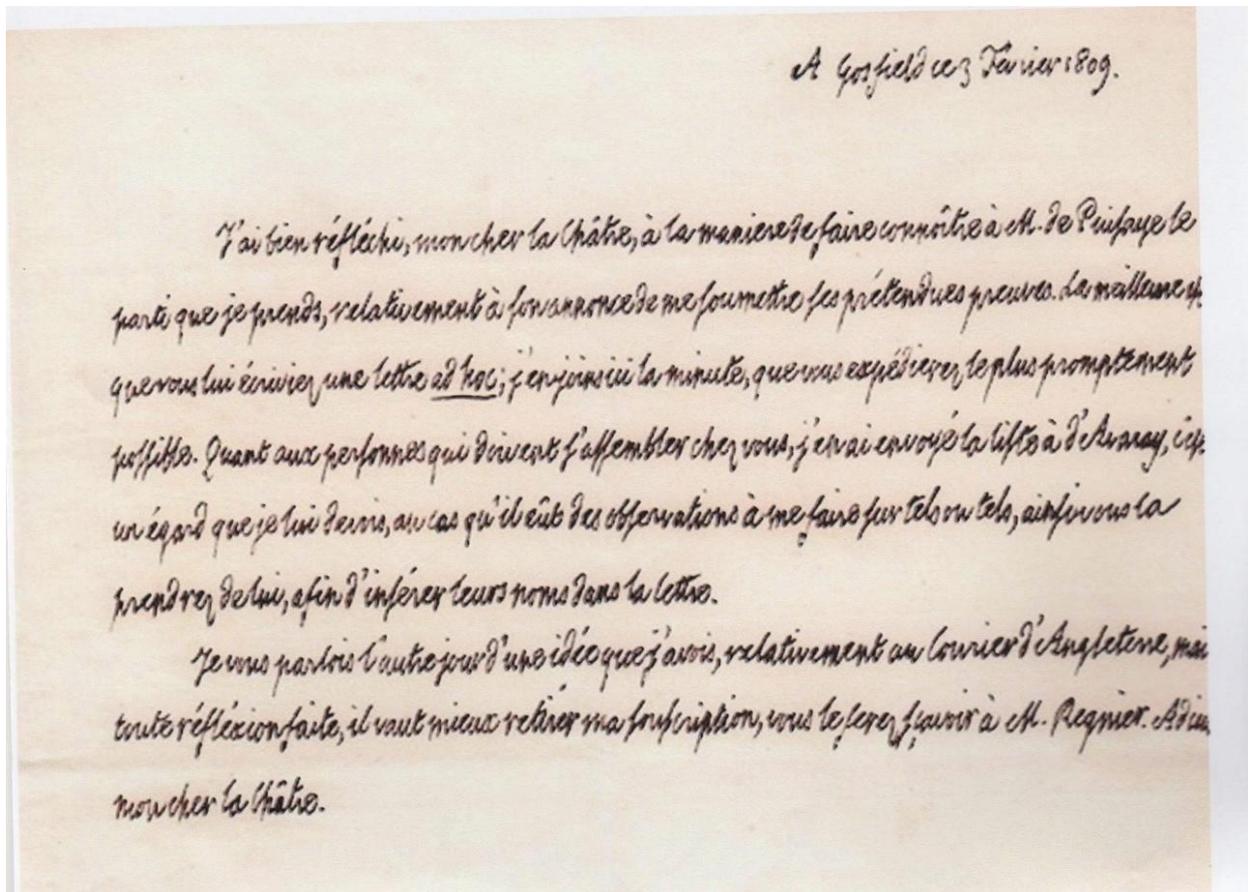
Puisaye ne l'entendait pas de cette oreille. Il monta une cabale, publia des libelles incendiaires, écrivit au comte de la Châtre pour dénoncer un complot monté par d'Avaray qui aurait essayé de le faire assassiner par les sbires du réseau d'Antraigues.

Dans un « *Exposé des faits relatifs aux libelles publiés par M. de Puisaye* », d'Avaray se défendit comme un beau diable : « *Dans la dénégation que j'ai opposée aux odieuses calomnies que M. de Puisaye a cru devoir employer pour se justifier du désastre de Quiberon, j'ai déclaré que je n'avais jamais donné aucun pouvoir, aucun ordre à MM. Brottier, Despommelles et Le Maître, qu'il appelle mes amis et mon conseil exécutif.* »

L'affaire remonta jusqu'à Louis XVIII, qui dut intervenir.

Une lettre autographe inédite du roi, adressée au comte de la Châtre, et bien dans sa manière prudente, renvoie la charge de la preuve à Puisaye :

« *J'ai bien réfléchi, mon cher la Châtre, à la manière de faire connaître à M. de Puisaye le parti que je prends relativement à son annonce de me soumettre les prétendues preuves. La meilleure est que vous lui écriviez une lettre « ad hoc ». J'en joins ici la minute que vous expédieriez le plus promptement possible. Quant aux personnes qui doivent s'assembler chez vous (pour délibérer de cette affaire), j'en ai envoyé la liste à d'Avaray, c'est un égard que je lui devais au cas qu'il eût des observations à me faire sur tels ou tels, ainsi que vous l'apprendrez de lui afin d'insérer leurs noms dans la liste. Je vous parlais l'autre jour d'une idée que j'avais relativement au courrier d'Angleterre, mais toute réflexion faite, il vaut mieux retirer ma souscription. Vous le ferez savoir à M. Régnier. Adieu, mon cher la Châtre. Gosfield Hall, le 3 février 1809.* »



Le plus important était d'arrêter l'entreprise de Puisaye, d'autant que ce dernier avait réussi à obtenir un « warrant » (ordre d'arrestation) de la police britannique : le 18 mars, d'Avaray fut arrêté, ainsi que deux de ses soutiens, le comte de Blacas et le vicomte d'Agoult. Le trio ne fut libéré que contre une caution substantielle.

D'Avaray expliqua les motifs de l'action de la justice britannique : « ... d'après la déclaration que Puisaye avait faite devant les juges de police, dans laquelle il exprimait la crainte « *bodily fear* » où il était de mes entreprises contre sa personne. »



Louis XVIII fut obligé de réagir : il nomma des vérificateurs des « preuves » alléguées par Puisaye. Le duc de Lorge, MM. de Bourblanc et de La Bourdonnaye, ainsi que M. d'Oultremont, Conseiller de Grand Chambre du Parlement de Paris, se réunirent autour d'un conseil de famille rassemblé par le roi. Le résultat ne tarda pas et c'est d'Avaray, triomphant, qui communiqua : « *Le Conseil constata que les faits dont le libelliste s'était arrogamment vanté de fournir la preuve en justice étaient faux, calomnieux, et n'avaient pour appui que des fabrications aussi criminelles que maladroites.* »

La conséquence fut amère pour Joseph de Puisaye : ses ennemis furent disculpés, et lui-même rayé de la liste des officiers généraux au service de Louis XVIII.

Ce dernier épisode – l'affaire en trop – marqua la fin de sa carrière, tant politique que militaire : il s'installa dans une ferme au nord de Londres avec sa seconde femme, Susanna Smithers, son ancienne gouvernante. Mais ce ne fut pas la fin de ses espoirs de célébrité : car il publia six tomes de Mémoires, sans grand intérêt, et menaça toujours d'en publier un septième avec des révélations fracassantes, lequel ne parut jamais. Décidément, on ne se refait pas ! Pourtant, M. de Puisaye mourut sans gloire à Hammersmith – banlieue de Londres – le 15 septembre 1827.

Et si sa vie nous apprend quelque chose, c'est que, malgré le but qu'il s'était désigné, il n'a jamais pu intervenir sérieusement dans la solution de l'affaire Louis XVII.





## Quiberon sous la bannière de Louis XVII

par Jean-Pierre Gautier

### Un débarquement réussi. Une opération ratée :

Il y a déjà quelques années Pierre Nora avait eu l'idée originale et constructive d'élaborer un grand travail historique sur les Lieux de Mémoire en France en donnant à ce concept un contenu très étendu et très contrasté où chacun trouvera sa part compte tenu de la différence des sensibilités. Dans le champ de cet ouvrage qui fait bien entendu la part belle au régime mis en place après le Second Empire, on trouvera moult analyses politiques, électorales et ejusdem farinae.

On y trouvera aussi des traces de cette Monarchie qui a fait la France, trop limitées certes car le sujet est immense, mais surtout trop neutres, parfois hostiles et surtout exemptes de ce lien affectif évoqué par certains historiens. Dans cette perspective qui nous intéresse davantage, Nettement par exemple avait consacré à Quiberon un ouvrage à la fois géographique, voire touristique et surtout historique qui résume fort bien les différentes phases de cette bataille à laquelle on pourrait appliquer la célèbre phrase de François Ier après Pavie : « Tout est perdu fors l'honneur ! ».

Comme chacun sait, ou devrait savoir, ces faits héroïques se sont déroulés en Juin 1795 précisément à la période du décès réel ou supposé du Roi Louis XVII. Une question peut alors se poser : en criant 'Vive le Roi' les Emigrés pensaient-ils au malheureux Enfant du Temple ou au futur Roi Louis XVIII, jusque-là Régent de fait et de droit depuis l'assassinat de Louis XVI. Quelle importance ! diront ceux qui n'ont jamais eu l'honneur de servir, qui n'ont jamais vu un fusil de près sauf dans les musées ou encore ? Mais quand on va allègrement se faire trouser la peau, on aime assez en général connaître les raisons et les causes de ses propres engagements.

Par les nombreux récits de ces événements, nous savons que les Emigrés furent accueillis au cri de 'vive le Roy' mais lequel ? Hic jacet lepus !! Les témoignages ne sont pas concordants.





Composition des troupes de débarquement : *Escadre Anglaise* ::

Première Division(d'Hervilly)



Seconde Division (Sombreuil)



*Rappels chronologiques :*

16 juin 1795	Départ de Portsmouth de la Première Division
23 juin 1795	Combat naval : la flotte républicaine perd trois vaisseaux et se réfugie à Lorient
24 juin 1795	La flotte Anglaise passe devant Belle-Ile
25 juin 1795	La flotte Anglaise se présente devant Quiberon
26 juin 1795	Conférence pour décider du débarquement
27 juin 1795	Débarquement de la Première Division (d'Hervilly)
28 juin 1795	Dissensions dans le camp royaliste. Prise du Fort Penthièvre
4 au 6 juillet 1795	Contre-offensive de Hoche. Retraite des Royalistes
7 au 16 juillet 1795	Les Royalistes enfermés dans la presqu'île
15 juillet 1795	Arrivée de la Deuxième Division Royaliste (Sombreuil)
21 juillet 1795	La reddition
Juillet et août 1795	Les commissions mortifères

Proclamation de M de Puisaye : 30 juin 1795:

*Proclamation du général en chef de l'armée, au Peuple français.*

« Joseph, comte de Puisaye, lieutenant-général des  
 » armées du roi, commandant en chef de l'armée ca-  
 » tholique et royale de Bretagne, en vertu des pou-  
 » voirs à lui donnés par Monsieur, régent de France,  
 » au quartier-général de Carnac, le trent-juin mil'  
 » sept cent quatre-vingt-quinze.



» Pourquoi cet intéressant et auguste rejeton de  
 » tant de rois , le fils de ce malheureux monarque qui,  
 » croyant se confier à l'amour de son peuple , s'est pré-  
 » cipité lui-même dans les bras de ses assassins, n'est-il  
 » pas proclamé roi , rendu au trône de ses pères et en-  
 » vironné de ses gardes et conseils que la nature et  
 » la loi désignent ?

Cette proclamation émane et tire ses pouvoirs de Monsieur, Régent de France, et elle date du 30 juin. Or le Roi Louis XVII serait officiellement décédé le 8 juin. La suite parle des droits légitimes du fils de Louis XVI, pourquoi n'est-il pas proclamé Roi, etc... Donc :

- soit Puisaye est de bonne foi et n'est pas encore informé du décès quand il rédige cette proclamation,
- soit il est au courant, mais ne veut pas ébruiter la nouvelle de crainte de flottements ou pour d'autres raisons,
- soit il l'a rédigé depuis longtemps et n'éprouve pas le besoin de changer son texte que nous avons retrouvé dans les Mémoires du comte de Vauban : *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de la Vendée par le comte de \*\*\**(Vauban), Paris, 1806.

Le duc de Castries dans son ouvrage sur les Emigrés (Duc de Castries : *Le Testament de la Monarchie - III - Les Émigrés - Fayard - 1962 - Page 177*) donne une précision très intéressante en ce qui concerne les conditions dans lesquelles la nouvelle du décès réel ou supposé de Louis XVII fut connue : « *Quand la nouvelle de la mort de Louis XVII parvint à Vérone, les troupes de Puisaye avaient déjà quitté les rivages de l'Angleterre et le destin avait jeté ses dés* ». Depuis Vérone, le futur Louis XVIII publie un manifeste considéré comme très maladroit mais qui, comme le Manifeste de Brunswick, a le mérite de dire la vérité : qui se sent morveux se mouche, mais toute vérité n'est pas bonne à dire !

Un des membres éminents de notre Cercle nous a communiqué le texte d'un de ses parents qui eut l'honneur de servir dans le fameux Régiment Loyal Emigrants. Il s'agit du chevalier Berthier de Grandry dont le **Récit sommaire de l'affaire de Quiberon** est souvent cité dans les bibliographies. Il relate de façon fort précise les différentes étapes de l'expédition, le débarquement des troupes le 27 dès la pointe du jour avec Loyal Emigrants en tête comme toujours et il précise plus loin : « *Nous restâmes jusqu'au soir en position sur le rivage à une demi-lieue de Carnac, et on y proclama l'avènement au trône de Sa Majesté Louis XVIII* ». Ce récit est daté de 1816 ce qui explique sans doute la nuance d'avec la proclamation de Puisaye où il n'était encore question que de Monsieur, Régent de France. Que se passait-il à Vérone ou se trouvait provisoirement Monsieur ?



**Le 8 juin, l'événement, qu'il espérait peut-être pas qu'il le redoutait, se produisit. Le fils de Louis XVI mourut dans le cachot où l'avait séquestré la Convention et martyrisé son geôlier. La nouvelle de sa mort arriva à Vérone le 21 du même mois. Le 24, Monsieur se proclamait roi de France sous le nom de Louis XVIII, et faisait part de son avènement à toutes les cours d'Europe : « L'amitié dont Votre Majesté m'a donné**

Ernest Daudet (*Histoire de l'Émigration - De la prise de la Bastille au 18 fructidor*, page 284), comme beaucoup d'historiens, se trompe sans doute quant à la finalité recherchée par Louis XVIII. Ce n'est pas la suppression de son infortuné frère Louis XVI ou encore moins de son neveu le petit Louis XVII qu'il recherchait avant tout, mais l'exercice d'un pouvoir dont il avait tout à fait les qualités nécessaires pour l'assumer comme la suite l'a prouvé. Dans la longue lignée de nos souverains, Louis XI ou Louis XVIII ne sont peut-être pas les plus sympathiques, ce qui ne les empêche pas d'avoir été les plus efficaces et par suite les plus utiles à la France.

### Les deux messes

On se souvient des trois messes basses des Lettres de mon Moulin et du pauvre Dom Balaguer entraîné par Garrigou *usque ad perditionem gulae causa*. Par contre, les pauvres combattants de Quiberon que les carmagnoles devaient bientôt envoyer au Paradis eurent le privilège d'assister à deux messes sauf que ce n'est pas la piété qui fut responsable de cette dualité mais la discorde : « Une messe solennelle avait été décidée ; Mgr de Hercé devait la dire en plein air, en présence de toutes les troupes chouannes et émigrées : remerciements à Dieu pour l'heureuse traversée, supplication pour la victoire. Elle eut lieu le 28 ; or, seuls les chouans y assistèrent. La musique du régiment de La Châtre prêtait bien son concours, mais tous les régiments à la solde anglaise, entraînés par d'Hervilly, allèrent entendre une autre messe dans l'église de Carnac. Devant Dieu pourtant il ne devait pas exister d'inégalité sociale. Puisaye s'indigna, Mgr de Hercé s'affligea ; d'Hervilly protesta de ses bonnes intentions, l'effet était produit. En vain l'évêque prononça un éloquent discours, en vain Louis XVIII fut proclamé, il n'y eut que de la froideur et des murmures. Triste et fatal présage constatera plus tard Puisaye ».

Dans toute l'épopée de Quiberon, nous trouvons tout le temps en guise de leitmotiv les erreurs d'Hervilly et le qualificatif d'erreurs est un euphémisme. Erreurs psychologiques, erreurs stratégiques et tactiques allant de pair à chaque fois avec des regrets affichés et probablement sincères mais qui n'arrangent rien. Sa mort héroïque lui évitera certainement le genre d'ennui qu'éprouva plus tard Chaumareix, autre émigré et curieusement rescapé de Quiberon, après le naufrage de la Méduse.



Les Cahiers Louis XVII – N° 59

**MÉMOIRES**  
 SUR  
**L'EXPÉDITION DE QUIBERON,**  
 PRÉCÉDÉS D'UNE  
**NOTICE SUR L'ÉMIGRATION DE 1791 ;**  
 ET  
**SUR LES TROIS CAMPAGNES DES ANNÉES 1792, 1793, 1794 ;**

*Par L. G. de Villeeneuve-Laroche-Barnaud,*  
*(Louis-Gabriel)*  
 CHEF DE BATAILLON, CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL ET MILITAIRE DE SAINT-LOUIS, UN DES PRISONNIERS ÉCHAPPÉS AU MASSACRE DE QUIBERON.

..... Quisquis ipse miserabile vidit,  
 Et quorum pars..... fui ! .....

DEUXIÈME ÉDITION.



PARIS.

CHEZ C. J. TROUVÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,  
 RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, N° 22.

1824.



La proclamation de Louis XVIII, suivant Gabory (*L'Angleterre et la Vendée. Collection Bouquins. Laffont 1989. Pages 1192 & 1193*) fut accueillie avec froideur. En fait, ladite froideur provenait sans doute d'une part d'incrédulité. Les paysans de Bretagne avaient sur leurs drapeaux le nom de Louis XVII et étaient certainement mal informés et d'autant plus sceptiques quant à sa mort supposée.

Une source indépendante est constituée par Abel Hugo qui dans son grand ouvrage complet et précis, *La France Militaire*, fait mention du nom de Louis XVII.



Louis XVIII



Louis XVII

*Débarquement des émigrés à Quiberon.* — Il avait été décidé que l'expédition prendrait terre près de Quiberon, où Georges Cadoudal s'était porté avec un corps insurgé, et dont la côte n'était pas gardée. Le 27 juin, au point du jour, Puisaye, avec son état-major et 12 à 1,500 émigrés, commandés par d'Hervilly, furent débarqués au moyen de bateaux plats et en bon ordre sur la plage de Carnac, entre la presqu'île de Quiberon et le golfe du Morbihan. Cette opération était achevée à onze heures, et d'Hervilly, enivré d'avance, comme ses compagnons, par l'espoir d'un succès dont il n'avait pas la modestie de douter, prit gravement possession de la France au nom de Louis XVII. Ensuite il établit son quartier général à Carnac. Le reste de la première division fut mis à terre le lendemain avec les armes et munitions de toute espèce, pour habiller, nourrir et équiper les insurgés. L'adjudant général Romans sortit d'Auray avec 250 Républicains et essaya vainement de s'opposer à ce débarquement.



Le frère aîné du grand poète prête à M d'Hecquevilly un enthousiasme que beaucoup n'ont pas remarqué, bien au contraire ! Par contre il semble minimiser le nombre des émigrés énoncé ailleurs à la hauteur de 3600 et non pas de 1500.

Le général en chef fit aussi envoyer aux avant-postes, et afficher dans tous les lieux occupés par l'armée, une proclamation dont il avoit apporté de Londres un grand nombre d'exemplaires imprimés, et dans laquelle il présentoit aux Français le tableau terrible de maux qu'ils avoient soufferts et ceux qu'ils souffriroient encore sous des gouvernemens illégitimes. Il les invitoit à se réunir, citoyens et soldats, aux royalistes pour rétablir sur le trône la dynastie des Bourbons qui, pendant quatorze siècles, avoit régné sur la France avec tant de gloire.

Cette proclamation avoit été faite au nom de Louis XVII, et ce ne fut que dans la traversée qu'on apprit la mort de l'auguste enfant, arrivée le 8 juin 1795. L'avènement de S. M. Louis XVIII fut donc annoncé par une cérémonie aussi solennelle que la circonstance le comportoit. Toutes les troupes descendirent sur le bord de la mer; elles se rangèrent en bataille et formèrent un grand carré, au milieu duquel on dressa une tente en forme de *reposoir*. Toute la population des environs accourut prêter un hommage sincère au nouveau Roi de France. M<sup>sr</sup> l'évêque de Dol célébra la messe sous la tente, prononça ensuite un discours, à la fin duquel plus de dix mille voix réunies firent entendre le cri français : *Le Roi est mort : vive le Roi!* Le prélat bénit ensuite les drapeaux que des détachemens de chaque corps, précédés de la musique, vinrent déposer au pied des autels.



Donc en résumé, M de Puisaye avait rédigé son texte avant de partir d'Angleterre et c'est seulement pendant le trajet de l'expédition que la nouvelle du décès officiel lui parvint. Reste à savoir par quel moyen ? Cela ne semble pas l'avoir empêché de communiquer sa proclamation dans le texte initial au nom de Louis XVII. Aurait-il eu un doute ? L'important était de mobiliser les troupes de l'intérieur au plus vite et aussi de souligner qu'il s'agissait d'abord d'une intervention Française et non d'une offensive étrangère. La question d'un débarquement facilité par l'étranger n'a jamais été très bien vue. On se souvient de certains manuels d'histoire scolaires qui tout de suite après la Seconde Guerre Mondiale donnaient une place très grande et justifiée du reste à la 2ème DB et n'insistaient guère sur l'intervention Américaine et encore moins Anglaise. En ce qui concerne l'opération de Quiberon, il en était déjà de même au niveau des mentalités avec encore plus de prévention contre les Anglais ; c'est pourquoi Puisaye avait bien eu soin de préciser dans sa proclamation que ses pouvoirs provenaient de Monsieur, Régent de France :

De son côté, Puisaye lançait, de son quartier général, une proclamation où, pour ne point paraître l'instrument de l'étranger, il prenait le titre de « commandant en chef de l'armée catholique et royale de Bretagne, en vertu des pouvoirs à lui donnés par Monsieur, régent de France. » Mais lui-même nous apprend que cette proclamation, rédigée quand le fils de Louis XVI vivait encore, avait été soumise à l'examen et à la révision des Ministres Anglais.

### La désastreuse dualité de commandement

L'explication de l'historien survivantiste Adolphe Lanne semble plausible encore que dans sa simplicité manichéiste elle n'est sans doute pas assez complète pour embrasser la totalité d'un problème bien complexe :

*Révolution* (cf. le compte rendu de la *Revue*, VI, 718), il nous a donné *le Mystère de Quiberon* (Paris, Dujarric, 1904 ; in-18, xx-418 p.) où il explique l'échec de l'expédition de Quiberon par les manœuvres du comte de Provence pour faire croire à la mort de son neveu. La nouvelle de cette mort arriva à l'armée royaliste pendant qu'elle était en mer ; mais beaucoup restèrent incrédules ; une scission se déclara entre ceux qui voulaient croire à la mort et servir Louis XVIII, et ceux qui voulaient croire à l'évasion et rester fidèles à Louis XVII. D'Hervilly travailla pour le premier, Puisaye pour le second. Cette divergence entre les chefs, l'attitude de d'Hervilly, « le système de contre-ordres et faux ordres poursuivi avec un acharnement méthodique », tout cela fit échouer l'expédition, tout cela est l'œuvre du comte de Provence et de ses partisans. La méthode de M. L. consiste surtout à considérer comme évidents et à affirmer avec assurance les faits qui doivent confirmer sa thèse. Ainsi,



### **Le résultat : Bagatelles pour un Massacre**

Le chevalier Berthier de Grandry a relaté dans quelles circonstances quasi-miraculeuses il a été sauvé par un officier dont il ignora toujours l'identité. Les dames d'Auray furent aussi très secourables pour des Emigrés en fuite qui risquaient la mort (cf. M de La Gournerie).



### **Conclusion**

On a souvent parlé de désastre à propos de Quiberon : désastre stratégique, désastre tactique, voilà pour les Emigrés. Pour les carmagnoles, on peut sans doute parler de victoire mais compte tenu de sa conclusion, une forfaiture suivie de massacres systématiques, une victoire qu'on peut aussi qualifier d'amère ! A travers les multiples témoignages, il faut quand même reconnaître un élément essentiel qui semble souvent un peu trop perdu de vue par les historiens. Que ce fut pour Louis XVII présumé mort ou encore vivant en réalité ou pour Louis XVIII, les valeureux combattants de Quiberon, Emigrés ou Chouans, combattaient pour le Roi et les familles de ceux qui étaient à Quiberon peuvent s'enorgueillir à juste titre de ce passé prestigieux et souvent payé très cher. Il leur a fallu 20 ans et une suite de malheurs inouïs pour voir enfin triompher leur noble cause ramenant une prospérité de 15 ans, trop brève hélas pour eux mais aussi pour la France.



Les fusillés de Quiberon – Musée de Dinan





## **Journal de Fersen Lundi 10 août 1795**

### **Fersen et Puisaye**

*« Les gazettes anglaises arrivèrent et confirmèrent le rapport de Tallien (sur le débarquement royaliste à Quiberon), avec cette différence qu'il y a eu de la trahison de la part des soldats prisonniers qu'on avait envoyés en Angleterre, dont plusieurs ont déserté ; d'autres ont donné le mot de l'ordre, et le reste s'est joint aux républicains et ont massacré leurs officiers. Le chevalier de Tilly et d'autres ont été tués : ainsi Damas s'est jeté à la mer ne pouvant se sauver.*

*Le corps de Sombreuil est le seul qui se soit bien battu : il a couvert la retraite et a donné le temps à 1000 hommes de se réembarquer, mais il n'a pu échapper et s'est rendu par capitulation.*

*Les gazettes disent qu'il faut attribuer cet échec à l'incapacité de M. de Puisaye qui était peu fait pour une telle besogne, et qui avait totalement négligé la discipline dans l'armée royaliste, et surtout [négligé] d'empêcher toute communication avec les républicains. On aurait dû sentir d'avance que cet homme n'était pas propre à un aussi grand détail ( ?), et que d'ailleurs il ne pouvait être agréable, puisqu'il a été un des premiers de la noblesse qui a passé au Tiers et qui a été du Jeu de Paume. Il était d'ailleurs le plus jeune de tous en grade : aussi a-t-on retenu à Londres M. Hector et les autres chefs pour ne pas les mettre directement à ses ordres ; c'est ainsi qu'on a fait manquer cette expédition, qui cependant ne me paraît pas abandonnée, puisque ceux qui ont pu être sauvés ont été débarqués dans deux petites îles adjacentes ».*



## Hans-Axel de Fersen par Carina Burman

Le comte Axel de Fersen (1755-1810) vint au monde dans la haute noblesse. Il reçut naturellement une excellente éducation. Le français était, d'après tout ce que l'on sait, sa langue maternelle, mais plus tard il apprit le suédois, le latin (étude peu ordinaire parmi les jeunes nobles), l'italien et l'anglais. L'enfant était doué pour les langues. Une fois adolescent, on l'envoya faire un « grand tour » prolongé au cours duquel il fut présenté à la Dauphine de France, une princesse autrichienne fraîchement arrivée du nom de Marie-Antoinette, et il se présenta lui-même à Voltaire. Les commentaires de son journal sont remarquablement insipides. A la première, n'est consacrée aucune appréciation de valeur, et après plusieurs heures d'entretien avec le philosophe des Lumières, c'est avant tout son vieux gilet que décrit Fersen.

De métier, Axel de Fersen était militaire, participant à plusieurs guerres, colonel du Royal Suédois, et pour finir, lieutenant général. Il travailla ensuite comme diplomate, devint grand maréchal du royaume et par ailleurs chancelier de l'université d'Upsala. Dans tous ces domaines, il semble avoir été compétent, mais pas remarquable. Nous nous souvenons toutefois davantage d'Axel de Fersen que de ses contemporains. Un officier aussi éminent et un diplomate aussi brillant que son camarade Stedingk est considérablement moins remarqué.

Fersen ne possédait-il pas néanmoins une personnalité magique, inoubliable ? Non. C'était une personne remplie de contradictions, mais peu de ses traits de caractère sembleraient sympathiques de nos jours. Il était plein de morgue nobiliaire, raide et froid, sans intérêt pour la littérature (à en juger d'après ses journaux), passablement dénué d'humour.



Axel de Fersen jeune



En même temps, il était gentil avec les enfants, loyal, intelligent, et manifestement ravi par les mauvaises farces. Pas un seul des bons côtés de Fersen ne suffirait à lui assurer la vie éternelle dans les temples de la Renommée. Il faudrait trouver d'autres raisons. Mais si. Axel de Fersen était d'une beauté tout à fait naturelle. Il était grand (environ 1m90) et bien découplé, avec un visage étroit, une bouche sensuelle et une fossette au menton. Depuis une multitude de portraits, il nous contemple avec de grands yeux sous de hauts sourcils, étonné ou dédaigneux. Cette allure passait alors pour l'idéal de la beauté. La couleur des cheveux était la même que celle de la plupart des personnes de l'époque de Gustave III, poudrée de blanc. Ce n'est qu'à la fin du siècle qu'il dévoila ses propres cheveux, foncés, longs et (on s'en doute) gracieusement grisonnants. La poudre, le rouge à lèvres et le soulignement des veines bleues des tempes faisaient partie de la toilette. Les vêtements que l'on a gardés de Fersen révèlent pourtant un défaut typique pour l'époque : ce colosse avait les épaules étroites d'un enfant, peut-être comprimées par un corset au temps de sa petite enfance.

Les femmes en étaient amoureuses. Le journal témoigne de conquêtes parmi les dames du théâtre et de la société. Qu'il séduisît en outre des servantes et d'autres filles compréhensives, ce n'était pas digne de sa plume. Il ne se livrait jamais. Il n'est pas étonnant que les négociations de mariage avec Germaine Necker aient échoué. Celle qui devint Madame de Staël, l'auteur de « Corinne », avait probablement émis un sombre jugement sur un homme qui ne lisait guère de livres.



Germaine Necker, par Mme Vigée-Lebrun

Fersen confia plus tard à sa soeur Sophie que la femme qu'il aimait était déjà prise. Elle comprit, comme toute l'Europe. Plus que toute autre, il aimait sans le moindre doute Marie Antoinette, outre lui-même, bien sûr, de même qu'elle l'aimait. L'amour et l'érotisme étaient des choses différentes. L'écriture du journal révèle qu'une fois au moins, il passa la nuit chez la Reine. Elle n'était pourtant pas seule à partager ses faveurs. Les hommes de l'époque de Gustave III se considéraient volontiers comme des hommes à femmes.



Fersen était différent. Il était peut-être un séducteur actif, mais dans le journal il revient constamment sur les regards des femmes, leur admiration pour son allure et leur désir pour son corps hésitant. Il mentionnait souvent qu'elles restaient à espérer en vain. Il ne condescendait pas à s'intéresser à n'importe qui. Du reste, il était toujours gracieusement mélancolique.

La fascination que l'on ressent aujourd'hui pour Fersen est peut-être en partie la même que les femmes de son époque ont éprouvée. Assurément, il se plaignait à tout propos de la façon dont ses contemporains étaient habillés, et de la manière dont ils conversaient (comparés à lui-même). Mais ce n'étaient ni ses habits, ni son aisance oratoire qui captivaient les femmes. Peut-être n'étaient-ce pas même ses regards d'une arrogance toute aristocratique. La force d'attraction de Fersen était celle du courtisan chevronné : il ne séduisait pas seulement par son allure et son habitude du monde, mais également par la renommée elle-même de ses conquêtes.

Le XVIII<sup>ème</sup> siècle avait bien développé la connaissance des commérages. Ceux-ci se répandaient dans les hautes sphères, en Suède et à l'étranger. La famille Fersen, qui ne faisait pas grand cas de la religion, avait tendance à se considérer comme l'égale des princes : en Suède, « la Petite » travaillait continuellement à nouer des relations avec le « grand Axel ». Malgré la prudence du journal, il est évident que cette dame de petite taille était la princesse Hedwige Elisabeth Charlotte, épouse du duc Charles. Fersen avait couché dans tous les lits, voyagé en Europe et en Amérique, rencontré tous les grands de ce monde qu'il avait traité d'égal à égal. Il ne fallait pas s'étonner que les dames de la Cour de Suède aient vacillé lorsqu'il passait devant elles. Dans le poudrolement de l'histoire du XVIII<sup>ème</sup> siècle, nous pouvons encore pressentir de quelle façon elles penchaient leurs têtes poudrées l'une vers l'autre, et leurs commentaires sur ce bel homme, baigné dans sa renommée.



De son vivant, Axel de Fersen fut une figure symbolique de l'ancien monde : mais un étranger pour les temps nouveaux. Sa mort fut brutale, répugnante et douloureuse. Le bruit courut en 1810 qu'il avait empoisonné le prince héritier Karl-August. On crut qu'Axel, le loyal sujet de Gustave III, lui préférait le fils de Gustave-Adolphe. Lors de l'enterrement de Karl-August, le 20 juin, le grand maréchal du royaume descendit de sa voiture et fut battu à mort par les témoins. La véritable responsabilité se trouvait sans doute à un niveau plus élevé, chez Charles XIII et des officiers supérieurs. Axel de Fersen fut tué 19 ans jour pour jour après qu'il ait entrepris ce qui devait être son plus grand triomphe, mais qui demeura son plus grand échec : la fuite de Paris de la famille royale, qui se termina tragiquement à Varennes.



La mort affreuse d'Axel de Fersen



Monument érigé par Fabian de Fersen pour son frère Axel de Fersen



Détail du monument



## **La vie cachée d'Axel de Fersen** par Christian Crépin

### **A la recherche du jeune garçon qu'il amena de France en Suède**

L'inventaire du château de Löfstadt, aux archives de Suède, révèle dans les documents des familles Fersen et Piper qu'un jeune garçon fut amené de France par Hans-Axel Fersen. Il s'agit là de textes manuscrits. Nous ne pouvons pas actuellement les retrouver en ligne, car ils ne sont pas encore numérisés, et l'inventaire ne nous renseigne ni sur l'identité de ce garçon, ni sur la date de son transfert en Suède.

### **Présentation d'un texte suédois découvert par Christian Crépin**

Vers 1850, dans la ville suédoise d'Ulricehamnbyden, des rumeurs coururent sur la présence de deux personnes présumées enfants illégitimes d'Axel von Fersen : un homme dénommé Patrick Georges O'Konor, et une femme, Charlotte Forsberg.

Confié à Fersen, Patrick Georges O'Konor arriva de France en Suède vers 1804. D'une discrétion absolue, Fersen ne révéla rien sur cet enfant à personne, pas même à ses frères et sœurs. La conséquence était prévisible : la rumeur commença à se répandre que ce garçon était son propre fils, issu d'une liaison probable avec la reine Marie Antoinette. Un certificat de naissance de Patrick O'Konor, daté de septembre 1797, mit à mal cette supposition, la reine ayant été guillotinée en 1793. Pour autant, cela n'incita pas Fersen à indiquer la véritable identité du garçon.

Axel von Fersen ayant été assassiné en 1810, le jeune O'Konor fut pris en charge par son frère, Fabian von Fersen et sa femme, née Louise Piper. Ils s'imaginèrent tous deux avoir élevé le fils d'une reine et transmirent cette idée à leur pupille. O'Konor semble avoir pris au sérieux cette ascendance royale. Sa conviction fut basée sur cette ancienne tradition familiale du début du siècle ainsi que sur certains articles de vieux journaux de cette époque.

O'Konor fit carrière dans l'armée suédoise de 1816 à 1830 : on lui attribue une tentative de duel avec le roi de Suède. Il épousa le 22 septembre 1829 la baronne Wilhelmine Agneta Stierncrona, fille du baron David Stierncrona et de sa troisième épouse décédée en 1819, Antoinette Wilhelmine Charlotte Piper. La belle-mère d'O'Konor était la sœur de Louise Sophie Piper, femme de Fabian Fersen, frère d'Axel. Le garçon venu de France et élevé dans cette famille resta donc le reste de son existence dans le clan Piper.



A partir de 1830, O’Konor vécut paisiblement en exploitant des terres à Malmvik, près du château de Drottningholm, puis au manoir de Vilsta (près d’Eskilstuna). Le 2 mai 1840, son épouse mourut à Vilsta de tuberculose, comme sa mère. Patrick Georges se retrouva veuf avec deux fils : David, né en 1820, et Conrad né en 1835. Un troisième fils, Pierre, né en 1836, mourut en 1838.

Par la suite, O’Konor vécut à Runstorp et Halleby dans l’Ostergötland, ainsi qu’à Långbro à Värdinge, avant de venir à Varnum en 1855. C’est à Varnum qu’il avait acheté une propriété aux enchères le 24 août 1855 : il y resta jusqu’en 1857. Après avoir habité trois ans à Almenas, il déménagea à Uppland, puis à Uppsala où il mourut le 26 octobre 1863. On sait peu de choses du caractère d’O’Konor, qui passait pour être un personnage calme et agréable, aimant les chevaux et pourvu d’un perroquet coléreux.



Patrick-Georges O’Konor

Quant à Charlotte Forsberg (également présumée fille illégitime d’Axel Fersen), elle s’installa en 1854, suivant les registres paroissiaux de Stockholm, dans le manoir de Limmared, où elle vécut un an. On la retrouve sur le grand Bystad à Gällstad en 1862, puis à Hofsnäs, où elle mourut en 1874.

Henriette Charlotte Forsberg avait épousé le comte Carl George Sparre, d’une grande famille suédoise. Né dans le manoir Torpa en Langhem, Sparre devint avocat et conseil de justice. Il fit carrière dans le comté de Norrbotten de 1825 à 1836 puis à Stockholm. Il devint président de la Chambre de Justice de 1837 à 1849. Il mourut en 1852.



Curieusement, la propriété d'O'Konor à Varnum avait appartenu à Eléonore Regina Storckenfeldt, née Sparre, et sœur de Carl ; O'Konor avait acheté le domaine à ses héritiers. Il semble que tous deux considérés comme enfants illégitimes d'Axel Fersen, O'Konor et Charlotte Forsberg-Sparre aient pu être en contact et se consulter sur certaines affaires, comme la vente du domaine de Varnum. Charlotte Forsberg-Sparre était très fière de son ascendance supposée. Bien qu'ayant promis à sa mère de ne jamais rien révéler à ce sujet, et ayant apparemment tenu parole, elle ne put empêcher la tradition familiale des Sparre de la considérer comme une fille très aimée du comte Axel de Fersen.

### **Un document révélateur**

L'histoire d'O'Konor ne prit pas fin avec sa mort. Quelqu'un savait le secret de sa naissance. Rappelons que le garçon avait été pris en charge par Fabian Fersen et sa femme, Louise Piper, à la mort subite d'Axel Fersen en 1810. Ils ignoraient l'identité de l'enfant, mais supposèrent qu'il était le fils d'Axel et de Marie-Antoinette (Nota : il aurait donc été ... le roi de France Louis XVII !)

Vers 1834, un messenger arriva chez Louise Piper, veuve depuis 1818. Il était porteur d'un document de quatre pages rédigé en français concernant la naissance d'O'Konor. Le texte mentionnait deux personnages : le rédacteur et un autre homme dénommé « le vieil ami ». On y trouvait le secret de la naissance d'O'Konor, à la condition impérative que Louise Piper ne révélât rien à personne jusqu'à la mort des deux porteurs du message. Louise Piper, veuve de Fabian Fersen mourut en 1849 sans avoir parlé. Le document revint ensuite à sa fille, Luisa von Fersen, mariée au comte Carl August Gyldenstope, auquel elle survécut jusqu'en 1879. Le mystérieux document passa ensuite à leur fils, le comte Gustaf F. Gyldenstolpe. Après sa mort en 1919, il fut remis à sa fille, Alice Trolle. Le fils d'Alice, Eric Trolle, en fit don en 1971 à la Bibliothèque Royale de Stockholm. Le texte tombait donc dans le domaine public, mais en 1988, il fut redécouvert et son contenu bouleversa les hypothèses échafaudées par la tradition.



O'Konor, en effet, n'était pas le fils de Fersen et de Marie-Antoinette, mais son origine, longtemps dissimulée dans ce document de langue française, ne laissait pas d'être du plus grand intérêt. Les personnes impliquées appartenaient au cercle de Fersen et de Marie-Antoinette et se trouvaient également parmi les principaux acteurs du voyage malheureux à Varennes en juin 1791. Selon le rédacteur du document et le « vieil ami », O'Konor était le fils illégitime de Louis de Bouillé et de Caroline de Matignon, duchesse de Montmorency.

### **Louis et Caroline**

Louis de Bouillé naquit en 1769. Il était célibataire au moment de cette histoire. Caroline de Goyon-Matignon, née en 1774, fut mariée en 1788 au duc de Montmorency. Déjà à l'âge de quinze ans, Caroline avait remarqué Louis, sans le connaître. Deux ans plus tard, en juillet 1791 ils se rencontraient à nouveau dans la ville allemande d'Aix-la-Chapelle, peu après l'arrestation de la famille royale à Varennes. Les trois principaux organisateurs de la fuite du roi étaient, en sus d'Axel de Fersen, le baron de Breteuil, grand père de Caroline, et le père de Louis, le général de Bouillé. Après l'échec de leurs plans, Fersen et Breteuil s'unirent pour blâmer Bouillé, lequel, à son tour, fit porter la responsabilité d'abord à Fersen, mais surtout à Breteuil.



François-Claude, Marquis de Bouillé



Pendant que se déroulait la nuit dramatique de Varennes, un certain nombre de gens importants s'étaient rassemblés à Aix-la-Chapelle, où le roi de Suède Gustave III avait vainement attendu le roi de France. Il y avait là également les organisateurs de l'évasion, Axel de Fersen, le baron de Breteuil avec sa fille et le général de Bouillé avec son fils Louis. Gustave III s'employa alors à planifier une contre-révolution en France en vue de libérer la famille royale. Dans le cadre de ce projet, il destinait le général de Bouillé à conduire le train de campagne, Louis jouant le rôle de surintendant de Gustave III.

Louis de Bouillé se rendit en Suède pour discuter de ce plan avec Gustave III, mais l'assassinat du roi en mars 1792 mit fin à l'entreprise. Louis était à Stockholm au moment du drame : il raconte dans ses Mémoires qu'il était à la tête du lit du roi, pendant que l'agonisant lui assurait que les projets pour la France prendraient un certain retard.

Louis et Caroline se rencontrèrent à nouveau à l'automne de 1792. D'après le jeune Bouillé, Caroline était exceptionnellement belle et attirante, mais aussi égoïste et volontaire. Le couple, marié chacun de son côté, fut réuni à Londres en 1796. Peu de temps après, Caroline tomba enceinte, mais ce n'était pas du fait de son mari. Plusieurs tentatives furent faites pour cacher le scandale. Madame de Matignon, la mère de Caroline, fit appel à un chirurgien français pour tenter d'interrompre la grossesse de sa fille, mais en vain. Mécontent, Louis de Bouillé, trop impliqué dans l'affaire, n'osa pas protester. Le 24 juin 1797, Caroline et sa mère étaient à Londres pour trouver une solution de garde pour l'enfant prévu. Par des notes du document, on retrouve Caroline et sa mère à Paris, à la fin du mois d'août 1797. C'est sans doute pendant ce séjour parisien, le 3 septembre 1797, que Caroline mit au monde le futur O'Konor. En décembre 1797, Caroline quitta la France pour la ville allemande d'Emmerich, située sur le Rhin. Elle s'y installa avec sa famille. Dans l'espoir de renouer avec Caroline et de connaître son fils, Louis de Bouillé écrivit à la jeune femme. Devant sa réponse négative, il décida de rompre. Pour ce qui concernait le petit garçon, l'intention de Caroline n'était pas de s'occuper de son futur destin. Louis dut menacer de publier toute l'affaire pour obtenir de savoir où se trouvait l'enfant et intervenir pour préparer son avenir.



## Le vieil ami

Louis de Bouillé devint plus tard aveugle et vécut plusieurs années à Paris. Il est fort probable que c'est de lui dont il s'agit lorsque le document mentionne le « vieil ami ». Lorsqu'il décida de révéler le secret d'O'Konor à Louise Piper, étant aveugle à soixante ans, il eut besoin d'un rédacteur. Ce dernier nous est inconnu, mais il semble avoir été familier à Louise Piper. Louis de Bouillé n'abandonna pas son fils, à qui il envoya régulièrement de l'argent en Suède.



Louis, Marquis de Bouillé

*(Texte traduit du suédois par Christian Crépin, mis en forme par Laure de La Chapelle.)*

*Nota :* En dehors de ce récit bien d'époque dix-huitième de « liaison dangereuse », on voit Axel de Fersen s'activer pour éviter à la fille d'une de ses grandes amies, Madame de Matignon, l'éclat d'un scandale qui aurait terni la réputation de deux familles célèbres, les Bouillé et les Montmorency. Mais pour l'historien, l'intérêt n'est pas dans la découverte de cette romance. Il est dans la démonstration d'un aspect incontournable du caractère d'Hans Axel de Fersen : une discrétion absolue, poussée jusqu'au mutisme vis-à-vis de ses proches, un goût du secret préservé par tous les artifices de l'agent de renseignement, une dissimulation profonde nécessitée par la connaissance et la confiance de personnages politiques de premier plan. Et cet aspect se retrouve dans son Journal même où il excelle à donner le change sur ses activités quotidiennes, sans que jamais on ne puisse soupçonner le détournement de sens d'un récit dont la simplicité apparente cache assez bien la réalité cachée d'une existence aventureuse.



## Louis XVII et Madame Royale dans le journal d'Axel de Fersen par Christian Crépin

Depuis février 2018 les archives nationales de Suède ont mis en ligne les archives de Fersen. Voici ci-dessous les passages de son journal où il parle de Louis XVII et de Mme Royale :

**S(amedi) 27 (juin)** : vent frais. Il avait fait un vent et une pluyes très forte la nuit... La Poste arriva et m'apporta la fatale nouvelle de la mort du jeune roi Louis XVII, cette événement me fit une peine sensible. C'était le dernier et seul intérêt qui me restoit en France. A présent je n'y en ai plus et tout ce à quoi je tenois n'existe plus car je tiens peu à Madame et je prévois qu'elle n'existera pas même longtemps et toute cette famille sera anéantie. Cette idée étoit bien triste et me retraçoit toutes mes pertes. Elles sont affreuses....



Louis XVII



Madame Royale

**Mardi 7 (juillet)** : beau et chaud, pluye d'orage. Les gazettes donnoient des détails sur les chouans qui sont de nouveau en pleine rébellion. Plusieurs de leurs chefs ont été arrêtés, entre autres Comartin. Ce Comartin est Desoteux qui étoit aide de camp du B<sup>on</sup> de Viomesnil et qui a changé de nom. Il y a aussi le procès-verbal de l'ouverture du corps de ce malheureux enfant. Ce qu'on y dit de la matière scrophuleuse est plausible pour le public mais ne peut exister pour lui. Son enterrement n'étoit rien. Tout cela me fait trop de peine à penser et ne me donne que trop de tristes souvenirs et des regrets déchirants.

**V(endredi) 17 (juillet)** : Tems affreux, froid, pluye et vent... Je lus les gazettes. Elles parlent d'un mémoire sur la petite Madame au Temple qui contient des détails affreux sur la manière dont les enfants et leur mère ont été traités. Oh mon Dieu, comment de telles cruautés ont-elles jamais pus être permises par la Providence, ou bien il est vrai que leurs auteurs sont en partie punis mais il en reste encore qui jouissent de leurs forfaits, et qui ont eu l'adresse de se soustraire au châtement.



**Mardi 21 (juillet)** : beau et chaud... Je partis à 2h du matin et arrivai à Wismar à 11h du soir...La ville de Rostock est assez jolie et a l'air aisée. J'y trouvois les gazettes allemandes. Elles mandent que la C<sup>ion</sup> a décrété que Madame sortiroit du Temple et seroit livrée à l'Empereur en échange de Semonville, Maret et les députés livrés par Dumouriez. Les détails de la descente des émigrés commandés par DéEvoilly y sont aussi. Elle s'est foitte le 26 juin dans la baye de Quiberon et Bel-Isle étoit sommé de se rendre. C'est M<sup>me</sup> de Chantereine qui est à présent auprès de la petite Madame. Dieu veuille qu'elle sorte de toutes manières. J'en serois bien aise et pour mes affaires cela pourroit m'être très utile.



**Alors, les mêmes .... au cinéma hollywoodien !!!!**



Axel de Fersen,  
interprété par Jamie Dornan



Axel de Fersen, jeune



Marie-Antoinette,  
Interprétée par Kirsten Dunst



Marie-Antoinette  
Archiduchesse d'Autriche